Mao et le pandore

Autor(en): **Busch, Michel**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Cahiers d'histoire du mouvement ouvrier**

Band (Jahr): **21 (2005)**

PDF erstellt am: **25.05.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-520362

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

MAO ET LE PANDORE

MICHEL BUSCH

« ...vous savez, c'est une de ces communes où ils font sûrement l'amour libre, des cochonneries à plusieurs, où les filles se donnent à tout le monde, et y se droguent, ça c'est sûr, ils sont pâles et maladifs. Paraît d'ailleurs qu'il y a des anarchistes, des maoïstes qui ont eu déjà affaire avec la police (...) vous pensez d'un exemple. Et merde, merde, merde »[1] s'exclame une voix excédée par les regards inquisiteurs qui assiègent la communauté de P.

Cette tirade projective correspond bien à la réalité de l'incompréhension d'une population confrontée à la rapidité de la libération des mœurs qui, si elle ne date pas de 1968, est sortie de la sphère privée à la faveur de la vague contestataire pour s'exprimer dans l'espace public comme une revendication emblématique de l'idéologie libertaire. La liberté sexuelle attise d'autant plus la curiosité qu'elle est vécue dans des communautés militantes, perçues comme des ghettos. Les provocations répondent aux anathèmes, l'exhibitionnisme suscite le voyeurisme, les fantasmes s'enchaînent dans la rumeur et le bouche-à-oreille, comme dans les trips les plus débridés qui fleurissent dans la cossue villa de Préverenges, transformée en avant-poste de l'Empire du Milieu.

Bien au-delà du désir d'échapper à la tutelle des parents et de goûter aux charmes de l'autonomie, sans comparaison avec les co-locations couramment pratiquées aujourd'hui entre jeunes adultes en formation, vivre en communauté, fonder une commune a représenté une revendication forte pour beaucoup de jeunes au tournant des années 60 et 70, et cela dans tous les milieux sociaux. Si pour certains ce ne fut qu'une mode, pour les groupes politiquement engagés la pratique d'une vie collective visait à transformer la société en combattant l'individualisme bourgeois, en dépassant le cadre familial marqué par la prégnance morale du christianisme. Il s'agissait aussi de gommer les frontières entre la sphère privée, le travail et l'engagement politique, à remettre en cause les cloisonnements dans lesquels le capitalisme avait enfermé les travailleurs.

1. *mao-cosmique,* sans nom d'auteur, Lausanne, L'Âge d'homme, 1975. **110**, p.145-146

Quelle fut l'ampleur du phénomène en Suisse romande, dans quelles limites chronologiques le situer, quelle grille d'analyse adopter, c'est là tout un champ d'étude à explorer, dont l'histoire orale serait l'instrument désigné, car on peut présumer que ces expériences sociales n'ont guère laissé de traces dans les archives traditionnelles, sauf cas exceptionnel.

En l'occurrence l'arbre qui cache la forêt, du moins dans la région lausannoise, est la commune de Préverenges qui a bénéficié de deux coups de projecteurs : l'ouvrage anonyme déjà cité en note et le film de Jean-Stéphane Bron[2] qui, dans le sillage de l'Affaire des fiches, interroge policiers et témoins, Claude Muret en premier lieu, l'auteur révélé et inspiré de *mao-cosmique*. C'est à partir de ces deux documents particuliers que cet article propose quelques pistes d'analyse : le livre, après une courte présentation, me permettra de brosser le portrait d'une commune maoïste dans les limites qu'une telle publication autorise ; le film, quoiqu'il n'évoque que brièvement l'expérience vécue à Préverenges, retiendra l'attention dans la mesure où il révèle la difficulté de traiter une page d'histoire encore récente, les risques encourus à faire dialoguer archives et témoignages dans un scénario par trop dépourvu, à mon sens, de méthodologie historique.

mao-cosmique

Avant d'ouvrir le livre, arrêtons-nous sur ces lignes de la quatrième de couverture :

> *L'origine de ce texte n'est vraiment pas celle d'un livre.*
> *Simplement un texte-parole qui résonne des gens, des faits, une durée dans le temps, un bout d'histoire.*
> *Aujourd'hui c'est un passé proche et un repère.*
> *Dans le texte et hors de lui un mouvement collectif, de groupe, habite le Je qui écrit ; et souvent une voix collective le traverse. C'est donc bien plus qu'un auteur et ça n'a pas de nom.*

Ces phrases quelque peu sibyllines posent la question de la forme du témoignage et donc de l'usage que peut en faire un historien. Chronique, en apparence, qui commence avec la fondation de la commune, le 1er mai 1971, et se termine avec la Fête des Adieux, le 28 octobre 1972, quand trois de ses membres quittent la Suisse, *mao-cosmique* n'est en rien un récit linéaire. Si le cadre chronologique est maintenu par des références datées ou datables (attentat palestinien aux J.O. de Munich, marche nationale contre la guerre au Vietnam, par exemple), le texte est organisé en séquences de longueur inégale, juxtapo-

2. *Connu de nos services,* 1997, 65 min.

sées et numérotées comme le sont les sourates dans le Coran. Cette composition casse ainsi la perception de la durée et empêche la tentation d'une description événementielle de la vie dans la villa de P. Le lecteur est donc confronté à une expérience globale où l'anecdotique et l'analyse psychologique disparaissent dans le discours factuel et discontinu du narrateur, dont le « je » est à son tour submergé par d'autres voix, des morceaux de dialogue, des observations ou des réflexions qui ne sont pas attribuées à des personnes particulières, des faits ou des scènes qui se succèdent sans lien de causalité et sans nécessité narrative, comme s'enchaînent les images dans un rêve éveillé ou comme les fragments du passé viennent affleurer la conscience dans le processus de la remémoration.

L'écriture de *mao-cosmique* s'apparente aux techniques du Nouveau Roman ou des films de la Nouvelle Vague, qui visaient à rompre avec la tradition de l'introspection, avec la primauté de l'histoire et la création de personnages porteurs de valeurs morales. Ainsi, la modernité des choix littéraires de Claude Muret correspond à l'objet de son livre, puisque vivre en communauté était revendiqué comme un élément de la lutte contre l'ordre bourgeois et sa morale aliénante. Cette approche permettait aussi à l'auteur d'aménager une distance avec le temps vécu dans la commune, la rédaction de son témoignage, daté d'août 1973, s'étant faite peu après qu'il a quitté Préverenges.

La prise de congé de la communauté par Ferdinand est expliquée dans le texte par son départ en Italie, celle de Claude Muret répondait très certainement à des motivations plus complexes et multiples, surtout après le suicide de Samuel[3] qui avait profondément bouleversé les habitants de la villa. Dans cette optique, *mao-cosmique* s'inscrit dans la construction d'un deuil, deuil d'un ami, deuil d'une tranche de vie particulièrement enivrante, deuil d'un amour peut-être, puisque Julienne reste quand Ferdinand part, deuil à coup sûr d'une forme juvénile de l'engagement politique. Ces raisons d'écrire expliquent la tonalité parfois ironique du texte, lui apportent ses moments d'émotion, conférant au texte-parole revendiqué les frissons d'une fiction romanesque.

Une commune mao

Ouvrons le livre et examinons cette communauté qui fut en région lausannoise le nid de gauchistes le plus surveillé par la police.

3. Prénom fictif, comme ils le sont tous dans *mao-cosmique*. J'ai respecté ce choix sauf dans le cas de Ferdinand/ Claude Muret. Quant à Samuel, il s'est suicidé le 9 septembre 1972, en se jetant d'un immeuble de Chailly, dans les hauts de la ville, ayant échappé à la surveillance de ses amis et de sa famille; il était sujet à des troubles du comportement bien avant sa participation à la commune de P. et il suivait un traitement psychiatrique.

Fin 1970, et un peu par hasard, une quinzaine de jeunes adultes se sont installés dans deux maisons vouées à la démolition, dans le bas de la ville. Quand les bulldozers ont mis fin à l'expérience, s'est posée la question de la suite.

Non sans hésitation sept d'entre nous décidâmes de poursuivre l'expérience en fondant une nouvelle commune ; le 1er mai 1971, nous prenions solennellement possession, après la manif, d'une somptueuse maison louée sur un coup de chance, se souvient Ferdinand qui précise plus loin *: À la fin de l'année on était à peu près au complet, treize en tout, répartis en cinq plus ou moins couples, récents et pas récents, auxquels s'ajoutaient Charles, Marie et Samuel*[4].

À ces habitants permanents se sont ajoutés des hôtes temporaires, sans compter les amis de passage et les nombreux militants qui viennent pour des discussions politiques ou des séances de travail.

L'âge moyen avoisine 25 ans, quelques-uns sont des héritiers, issus de familles d'intellectuels, la plupart proviennent des classes moyennes. Ils sont en majorité de formation universitaire et travaillent dans l'enseignement ou le secteur de la santé, deux en milieu hospitalier, les autres dans des institutions spécialisées. Maurice est électricien, Julienne a, semble-t-il, elle aussi une profession manuelle, quant à Samuel, dont on a signalé les problèmes psychiques, il est assistant à l'Ecole polytechnique.

Cela fait beaucoup de monde, bien des horizons différents et des rythmes de vie très divers, c'est placer haut la barre de l'ambition d'une vie collective, même si la demeure de Préverenges est vaste, un jardin attenant et la plage à quelques minutes à pied, scène mythique où se prolonge la fièvre des controverses idéologiques, où se rabibochent les couples, tandis que d'autres se font et se défont fugacement, où rougeoient les joints sous les étoiles.

L'engagement politique

Maos, les treize ne le sont pas tous, mais tous participent au sentiment exaltant de contribuer à la naissance d'un monde nouveau.

Mao c'était RÉVOLTE, la lutte révolutionnaire et politique, la pratique de masse, la vie de l'organisation, le boulot quotidien. COSMIQUE, c'était l'autre monde, le monde d'hier et de demain, le monde au cœur du monde[5].

RÉVOLTE est la transposition de Rupture, mouvement né de l'implosion des Jeunesses progressistes, qui est elle-même une conséquence de la crise que traverse le POP en 1969-1970, du fait de la contamination d'une partie de ses

4. *mao-cosmique* **6-7**, p.1.
5. *Op.cit.*, **10,** p.13-14.

membres par l'idéologie gauchiste[6]. Cette crise a également donné naissance à la Ligue marxiste-révolutionnaire (LMR) de tendance trotskiste, qui poursuit le combat sur le terrain électoral, alors que Rupture, dans l'héritage du Mouvement du 22 mars de Daniel Cohn-Bendit, a renoncé au champ institutionnel, préférant susciter dans le terrain des mouvements spontanés qui débordent les organisations traditionnelles, partisanes ou syndicales. Entre *trotsk* de la LMR et *spontex* de Rupture existent des animosités personnelles, et la concurrence est âpre pour le recrutement dans le milieu des étudiants et celui des apprentis.

Précisons encore que les maos ne sont pas à confondre avec les maoïstes déjà historiques, vétéro-communistes alignés sur la propagande chinoise depuis la rupture idéologique entre Pékin et Moscou, et qui n'ont guère d'influence dans la jeune génération. Le « Grand Timonier » qui inspire les maoïstes est le doctrinaire fidèle à Staline, celui des maos est l'apôtre polymorphe de la Révolution culturelle, qui finit par transcender la réalité historique et devenir l'esprit révolutionnaire qui irradie le cosmos. Ces deux tendances du maoïsme se rapprocheront et fusionneront à la fin de la décennie, mais c'est là une thématique en dehors du sujet de cet article.

Pour l'heure, les classiques du communisme chinois figurent en bonne place dans la bibliothèque de la commune, *Étoile rouge sur la Chine,* le *Mao Tsé Toung* de Stuart Schram, *De la Chine*[7]. Il serait cependant vain de chercher dans *mao-cosmique* un exposé structuré de l'idéologie de Rupture, ni un journal de ses activités. On y trouve par contre de multiples notations sur ses militants, leur rôle dans la maison de Préverenges, les discussions et les tiraillements qui en résulteront.

La fondation de la commune a coïncidé avec les débuts du Comité Action Cinéma (CAC) qui, dans le cadre du cortège du Premier Mai 1971, se signale par la distribution d'un tract protestant contre la cherté des cinémas et exigeant la fixation d'un prix unique à 4 frs. Ce comité organise ensuite des projections sauvages dans la rue, que la police, étrennant son nouvel équipement anti-émeute inspiré des scènes parisiennes de 1968, se charge de disperser. En automne, la mobilisation des jeunes s'étend avec de nouvelles revendications concernant le logement et les loyers. Une manifestation non autorisée donne lieu à des affron-

6. Cette crise du POP, section vaudoise du Parti du Travail, est analysée dans *Popistes*, de Pierre Jeanneret, Lausanne 2002 ; pour Rupture, le CAC et l'Affaire Zwahlen, voir les pages 254 à 259, regroupées sous le sous-titre *La contestation juvénile des années 70 et Rupture.*

7. Ces trois ouvrages ont été très lus à l'époque et bien au-delà des cercles maoïstes. Le premier est le reportage du journaliste américain Edgar Snow qui a participé à la Longue marche (Stock 1965), le second est une biographie et surtout une anthologie de textes politiques (A.Colin 1972) ; le troisième (Seuil 1971) de la sociologue italienne Maria Antonietta Machiochi, est une présentation parfois exaltée de la vie quotidienne durant la révolution culturelle, déconnectée de la réalité politique et des luttes de pouvoir au sein du P.C.

tements avec la police et à des actes de vandalisme. Trois membres du CAC et Claude Muret pour Rupture, considérés comme les meneurs, sont déférés à la justice sous l'inculpation d'atteinte à l'ordre public et incitation à l'émeute.

Le printemps suivant, les jeunes réoccupent le pavé à l'occasion de l'« Affaire Zwahlen », du nom d'un collégien qui a perturbé la cérémonie des promotions du Collège de l'Elysée en prononçant un discours véhément contre l'école bourgeoise et l'enseignement reçu. Le directeur du Gymnase de la Cité, établissement où le jeune contestataire devait poursuivre sa formation après les vacances de Pâques, prit à l'encontre de l'orateur subversif une mesure de suspension dont la légalité fut immédiatement contestée. À la rentrée, un attroupement de 200 élèves se forma devant le gymnase aux cris de « Réintégrez Pierre » et l'on vit le bouillant directeur Georges Rapp, par ailleurs colonel et député libéral, brandir un fouet et faire reculer les trublions. Le Conseil d'État se chargea de transformer cet épisode rocambolesque en affaire politique, en décrétant deux arrêtés urgents, l'un interdisant la diffusion de *Zéro de conduite,* un journal élaboré par des collégiens et des gymnasiens proches de Rupture, et en prohibant la participation d'élèves à des manifestations de nature politique. Critiqué au Grand Conseil et jusque dans la presse bourgeoise, le gouvernement abrogera discrètement ces mesures au début de l'été.

Ainsi les quinze mois d'existence de la commune de P. correspondent à une période où la scène lausannoise est marquée par une importante agitation juvénile, à laquelle Rupture n'est pas étrangère, alors qu'en 1968 la contestation étudiante n'était guère sortie de l'enceinte de l'Université.

> *C'est à cette époque qu'on s'est re-politisé assez sec avec Charles, après un ou deux ans de flottement, de travail politique occasionnel et sans principes: une sorte d'opportunisme sentimental,* se souvient Ferdinand qui arbore un état d'esprit *vachement combatif, avec des idées joyeuses et claires, prêt à assumer tous ces trucs chiants (distribution de tracts, assemblées, ventes, manque de sommeil, etc.) et admettant que le rythme collectif, les nécessités de la lutte l'emportent souvent sur notre rythme individuel !*
>
> *C'était là un beau programme, en vérité, auquel souscrivit et collabora Marie : à nous trois, nous tracions la première ligne de démarcation dans la commune : trois camarades de REVOLTE – et d'autres gens*[8].

Louise viendra bientôt rejoindre ces trois camarades, mais l'indication d'une démarcation et l'expression *autres gens* suggèrent des réticences à une trop forte politisation de la commune, l'existence d'une crainte quant à ses conséquences sur le fonctionnement de la communauté ou sur les relations interpersonnelles.

8. *Op.cit.,* **7**, p. 11.

Parmi les autres gens, Samuel est celui qui est plus intéressé par les activités du groupe mao ; il lit régulièrement *Rupture*[9] et l'annote, participe occasionnellement aux *trucs chiants* énumérés plus haut. Simon, dont le bagage philosophique est important, affiche un scepticisme amusé face aux mao-théories, mais *mao-cosmique* le met en scène à plusieurs reprises en compagnie de Ferdinand, à travers de courts dialogues qui permettent aux deux jeunes gens de se situer mutuellement dans une complicité amicale. La détermination des autres membres de la commune est laissée dans l'implicite, à l'exception de celle de Maurice, le seul prolétaire du groupe, qu'inquiète une dérive sectaire. Son malaise grandissant avec le temps, il quittera la coco en août 1972 et rejoindra les *révisos* avec l'espoir de travailler dans un syndicat.

La Révolution demeure l'objectif politique à atteindre, mais le Grand Soir, une expression utilisée de manière ironique dans *mao-cosmique*, est situé dans un horizon lointain qui n'est plus déterminé par le matérialisme dialectique. Aux mots ouvriers ou prolétariat est préféré le concept *les masses*, lesquelles incluent toute personne susceptible de prendre conscience de ses désirs refoulés et de se révolter pour transformer la société dans un élan collectif et spontané. La lutte des classes oppose les masses aux réactionnaires sans que soient nécessaires des partis ou des syndicats qui confisquent le savoir et génèrent des hiérarchies à tendance totalitaire.

Le militant mao n'a que faire de la littérature politique,

> *on essayait vraiment de faire table rase des idées livresques au profit des idées vivantes, et pour résumer nos expériences nouvelles de «lien aux masses», REVOLTE avait pris comme mot d'ordre : prenons la parole, pour faire surgir une parole qui soit le point de vue de l'exploité, une parole sauvage non décortiquée par ceux qui détiennent le discours sur la révolution : les intellectuels. Pour nous la prise de parole était révolutionnaire et elle organisait*[10].

Le processus révolutionnaire doit commencer au sein même de l'individu et d'abord dans son corps. Ferdinand est immergé dans son bain, Simon assis sur le lavabo, et le premier explique au second : *tu vois, simplement partir de soi, avec tout ce qu'on est, sans rien oublier, et avec tout ce qu'on fait. Simon souriait dans son lavabo, disant que mes épaules étaient rondes, non carrées, que c'était donc une espèce de signe*[11].

9. Périodique homonyme du groupe mao. Un collection de *Rupture* et les archives des différents groupes de la mouvance maoïste sont conservées à la librairie Basta à Lausanne, qui a succédé à la librairie maoïste La Cause du peuple.
10. *Op.cit.*, **11**, p. 14-15.
11. *Op.cit.*, **9**, p. 13.

Simon a l'ironie de l'intellectuel et il demeure coincé dans son savoir, alors que Félix, un *lumpen* qui séjourne temporairement à la coco, est le modèle à suivre.

Il y avait une grande révolte chez Félix, instinctive, la révolte du jeune mec qui a fait du clou et qui en a bavé pas mal. Il a commencé à se politiser avec REVOLTE et à militer, un peu en franc-tireur. Il avait une capacité incroyable de se lier aux gens, dans la rue, au bistrot, partout[12].

Pour Ferdinand et Daniel, qui ne sont pas précisément des *lumpen*, l'accès à une communication avec les masses passe par des références implicites à la Révolution culturelle. Légèrement herbés, ils arpentent la plage et relèvent qu'*en Chine, la plupart des mots désignent à la fois un objet et un verbe. Donc immédiatement, le conscient sait que le monde est mouvement, processus*[13]. Créer un autre langage doit permettre de révolutionner les valeurs et de se distinguer des révisos du POP et des trotsk de la LMR

qui vivent un rapport névrotique avec la Chine.

Les valeurs morales des révisos sont celles-là mêmes avec lesquelles l'ennemi n'a cessé de nous duper : il nous les impose et lui les bafoue en permanence. On ne peut pas combattre la bourgeoisie, en restant prisonnier d'une même configuration morale, c'est-à-dire sexuelle, culturelle inconsciente, c'est-à-dire en fait matérielle.

C'est vrai, vieux, les gens se politisent, c'est-à-dire passent dans le camp révolutionnaire lorsqu'ils comprennent que leur vie elle-même peut changer, qu'il y a promesse, possibilité de rapports nouveaux de lutte, où se croisent bonheur, malheur, intensité, plaisir, désir, mort[14],

renchérit Félix, alors que les deux amis sirotent du vin blanc en compagnie de Jeanne. La jeune femme, qui est assistante sociale dans l'institution où Ferdinand s'occupe de débiles légers, est partagée entre l'amitié qui la lie à son collègue de travail et sa loyauté vis-à-vis de Maurice, son compagnon conjugal, qui supporte mal la présence de Félix à Préverenges.

Toujours dans cette même séquence 18, Claude Muret note, depuis son exil romain, à propos de Ferdinand :

Et dans la voiture qui file à la commune, je finis par me parler tout seul, dans l'exaltation et le bruit du moteur.

Cette exaltation est le reflet du nouveau souffle que Rupture a acquis par sa participation aux événements suscités par le CAC. Les maos se sont glissés dans le mouvement comme poissons dans l'eau, pour paraphraser une citation célèbre

12. *Op.cit.*, **15**, p. 16-17.
13. *Op.cit.*, **25**, p. 29.
14. *Op.cit.*, **18**, p. 20-21.

du Président chinois. L'extension spontanée de la mobilisation des jeunes lausannois a conforté le groupe dans ses théories et lui a permis d'élargir son audience. L'activisme de Rupture se manifeste simultanément dans de nombreuses directions : soutien aux objecteurs de conscience, enquête sur la mort d'un ouvrier espagnol dans une entreprise de l'Ouest lausannois, protestation contre le verdict prononcé à l'issue du procès des responsables de la tragédie de Mattmark, participation à la manifestation nationale contre la guerre au Vietnam, pour ne citer en vrac que quelques-unes des actions évoquées dans mao-cosmique.

Cette fièvre militante entraînait toutefois une certaine dispersion.

Ce rythme brisé renvoie à une réalité éclatée, en morceaux. Politiquement cela signifie que nous menons la révolution dans tous les aspects de la vie. Être à la fois dans les masses et à l'avant-garde des masses, à la lisière, demande souplesse et énergie. C'est vrai dans un certain sens, ce que dit de nous la bourgeoisie: nous menons une vie «dissolue»[15],

confesse Ferdinand, et Claude Muret consacre les séquences 48-49 à quelques aspects du débat que Rupture s'impose, au printemps 1972, sur son fonctionnement.

Rupture prend alors le nom de Rupture pour le communisme et se dote d'une organisation plus centralisée avec la création d'un bureau politique. Il s'agit, sans tomber dans les travers d'un parti dit révisionniste, de discipliner quelques éléments dont le spontanéisme est jugé opportuniste et petit-bourgeois. Cette mutation reflète peut-être la déception provoquée par le repli du CAC, alors que l'« Affaire Zwahlen », dans laquelle les maos sont plus ouvertement impliqués, offre de nouvelles perspectives d'actions. Elle est aussi la conséquence des liens que le groupe lausannois a noué avec la Gauche prolétarienne française et son pendant italien Lotta continua.

Mieux cadré, le militant spontex n'en reste pas moins autonome.

Le Parti pulsionnel tête-corps définit les étapes, combat violemment le dogmatisme/sectarisme, et, de son côté, un militant-sujet doit vérifier les termes de son discours par la résonance qu'ils prennent en lui, une fois vérifiés dans son processus individuel/interne, dans son rythme propre. La règle d'or demeure JE suis à l'écoute de mon INCONSCIENT[16].

Les quatre maos de la commune de P. ont accepté de prendre des responsabilités accrues dans Rupture pour le communisme et leur semi-professionna-

15. *Op.cit.*, **46**, p. 62.
16. *Op.cit.*, **49**, p.71-72.

lisme politique accentue les tensions déjà existantes au sein de la communauté. Ferdinand l'évoque sans ambages :

La commune, c'était pas toujours la fête. Il y avait des périodes de fatigue, de frustration due à la non-communication, à la non-rencontre [...] La tension entre les militants de Révolte et les autres copains était cyclique. Finalement il n'y avait pas de débat politique réel entre eux et nous. Plutôt deux positions/images assez statiques oscillant entre le conflit ouvert et la grande fraternisation amoureuse...[17]

La lutte des classes allait jusqu'à traverser le seul couple politiquement mixte de Préverenges :

On voulait se séparer. C'était pas simple. On avait des divergences politiques et on aimait être ensemble. – « Y a rien dans Mao, là-dessus disait Julienne avec perfidie. – C'est pas parce que j'ai des problèmes de synthèse que tu peux te croire autorisée à m'emmerder. »[18]

En vérité, les difficultés provenaient tout autant des écueils de la vie collective dans une période de mutation rapide des mœurs et des mentalités. Le défi était double, gérer à l'intérieur de la commune une liberté apparemment sans limites et affronter la réprobation extérieure des personnes qui n'étaient pas encore prêtes à accepter le bouleversement des normes. Cette situation n'était pas propre à la communauté de Préverenges, mais le militantisme politique d'une partie de ses membres contribuait à focaliser les regards sur elle.

Les défis existentiels

L'abus d'alcool, la consommation de drogues et les privautés sexuelles, suivant l'amalgame si souvent fait par les contemporains, ont perdu avec le temps beaucoup de leur pouvoir scandaleux. Je me limiterai à examiner comment *mao-cosmique* traite de ces questions et comment elles sont vécues dans la commune.

Concernant le thème de l'alcool, les quelques saouleries ou fêtes dûment arrosées qui surnagent dans les souvenirs de Ferdinand sont célébrées avec un accent qui fleure bon le terroir vaudois. On constate également que le dieu des buveurs s'est montré aussi secourable pour les révolutionnaires gauchistes qui prennent le volant en état d'ébriété, qu'il l'est traditionnellement pour les jeunes paysans de retour d'un giron des jeunesses campagnardes ou pour un étudiant portant couleurs, fraîchement baptisé selon les rites chers à Gambrinus. Cette équitable miséricorde divine me dispense d'épiloguer davantage sur les enjeux idéologiques de la bière, du vin ou du saké.

17. *Op.cit.*, **52,** p.79.
18. *Op.cit.*, **53,** p.89-90.

La consommation de drogues mérite un examen plus sérieux. Popularisés par le mouvement hippy et la vague des festivals underground, le haschisch, la marijuana et le LSD font, au début des années 70, une apparition encore timide dans nos régions. La came fait office de produit identitaire dans des groupes minoritaires, parmi les marginaux, mais aussi dans les milieux artistiques et dans la jeunesse séduite par l'idéologie libertaire, où l'herbe voue à la ringardise la Gitane de papa et la pipe de Brassens. Il est à noter que le tabac n'apparaît que peu dans *mao-cosmique,* alors que le joint et le LSD font partie du décor, sans qu'il soit possible de déterminer ni l'importance de cette consommation, ni si tous les hôtes de Préverenges en sont également les adeptes.

L'herbe accompagne l'excursion sur l'alpe au même titre que la flûte indienne, et sur les hauts de La Barboleusaz le sentier emprunte le chemin de Katmandou, mais si quelques excursionnistes mâles se dénudent pour des roulés cosmiques sur la lande en fleurs, leur trip les ramène au pays des armaillis, pas si loin que ça de la lutte à la culotte.

La drogue pose néanmoins des problèmes au militant politique, fût-il spontex, puisque Rupture en condamne l'usage :

> *d'une part la drogue sert de prétexte à la police pour nous combattre pratiquement, d'autre part la came est une évasion de la réalité et on ne peut la justifier devant les masses. Ferdinand toutefois, qui n'est pas fait pour la discipline imposée aux gardes rouges, plaide sa cause : La drogue, c'est le premier truc qui nous a appris à regarder à l'intérieur de nous-mêmes et par conséquent à nous faire toucher du doigt des mécanismes de blocage, de répression, de fascisme, en nous ; à nous faire comprendre que le processus révolutionnaire devait agir là-dessus, là-dedans, car on souffrait de cette pauvreté, de cette mutilation de la vie possible.*
>
> Et la séquence se termine dans des élans lyriques : *Et l'herbe, le shit, c'est un produit sacré de la terre, une plante, un peu de vie qui pousse sous le ciel, avec le soleil. Savoir goûter une bonne herbe comme un vin magnifique, la sentir au moment où elle se concentre dans un point du corps, pour l'investir d'un seul coup, ba-dam, son parfum riche, capiteux, sa gaieté, sa mobilité, son ouverture au monde. Le h autour du feu, sous les étoiles, comme une viande bien rôtie, un repas avec le goût plein et un peu lourd qui monte dans la nuit, et le monde qui se renverse derrière la tête*[19].

Vivre sa sexualité sans tabou, en écho au « jouir sans entrave » parisien, s'inscrit dans cette même mystique hédoniste et quasi panthéiste, où la conscience de

19. *Op.cit.,* **49**, p.73-74.

soi procède de l'écoute de l'intime, où la libération des pulsions naturelles favorise la compréhension globale du monde et stimule le désir de le transformer.

Tout se passe dans le corps, est-il expliqué à Blaise, un militant de la LMR *qui a passé une grande nuit sexuelle à la commune. On n'est pas sectaire à la coco quand il s'agit de déniaiser un trotsk et dans la parole totale avec Julienne les mots doux se font philosophiques : Moi, mon corps, on émet sans cesse, on fait bip-bip-bip, on clignote de partout, pensée-radar. Le corps est l'essence du Qui-suis-je? Au début était le corps. Au début étaient le soleil et la terre*[20].

La révolution sexuelle en marche, voire accomplie, est parfois illustrée par de brèves scènes, comme des flashes, où les gestes et les actes de nature sexuelle ne sont pas décrits, mais juste signalés en tant que faits qui pimentent occasionnellement la convivialité de mise à Préverenges, sans que soit précisé ce que ressentent les acteurs ou les spectateurs de ces épisodes ludiques, si ce n'est qu'ils se déroulent dans une ambiance de tendresse diffuse et transpersonnelle. Cette manière objective d'informer le lecteur sur les formes familières de la sexualité libérée laisse supposer que les tabous sont désormais abolis et que tous les communards sont également disposés à monter dans la barque qui cingle vers Cythère collectivisée.

L'irruption du MLF dans la villa, et jusque dans ses dépendances bocagères et balnéaires, va mettre en évidence que l'avant-garde révolutionnaire d'Eros avance en ordre dispersé, que les hommes et les femmes ont des découvertes différentes à effectuer, que le couple résiste et que son idéal transcende la jouissance.

Marie, Louise, Pauline et Julienne étaient allées au grand meeting MLF à Paris, à la Mutualité. Elles étaient revenues déchaînées et combatives. [...] Elles se sont attaquées au système de domination du mâle dans les couples de la commune et on en a pris plein la gueule, surtout nous, les types[21].

En juin 1972, une délégation parisienne est venue patronner la création d'un groupe MLF local, dont la séance constitutive se tient à Préverenges. Les types ont laissé la place nette. Ferdinand a fait la fête de son côté et il reprend ses esprits à la faveur d'une baignade dans le lac.

Ce matin-là quand je reviens de la plage, le soleil est levé, Julienne gambade dans le champ à ma rencontre. Elle est toute gaie et légère, je pense à un film, une scène qui montre une fille gaie-jolie-légère gambadant dans les champs (de blé). Elle me dit qu'elle a fait l'amour avec Olga, une des filles de Paris, la plus belle. Et le mâle de se dire stoïquement : I'm a lonesome gaucho, et en avant vers de nouvelles aventures. Nous sommes une petite poignée de grains

20. *Op.cit.,* **29**, p.35-36.
21. *Op.cit.,* **27**, p. 31.

de sable dans la machine séculaire des ténèbres, de l'oppression, du christianisme. Il faut cultiver les nuits blanches qui rendent mégalomanes, elles sont précieuses[22].

Une *MLF-commune* s'installe au cœur de la commune où les mardis sont désormais dévolus à ses assises. *À la commune et en général, on avait une difficulté terrible à bien comprendre les différences entre types et filles,* est-il dit ingénument, et non moins ingénument, *Sébastien et Pauline se séparèrent temporairement et tous les couples branlèrent au manche*[23]. Maurice s'en prend violemment à Marie traitée de terroriste et qu'il accuse, elle qui ne vit pas en couple, de vouloir détruire celui des autres.

À la veille des vacances d'été, des considérations politiques viennent s'ajouter aux difficultés relationnelles, puisque Rupture pour le communisme critique la vie menée dans la commune, craint pour son image dans le milieu ouvrier et considère le MLF comme une organisation élitaire sans lien avec les masses.

À la mi-août, quand les vacanciers se retrouvent au complet, Maurice annonce sa décision de quitter la communauté et il s'en va sans provoquer de débat. On décide alors d'agender une discussion de fond sur les problèmes du groupe, qui est fixée au premier week-end de septembre dans un chalet du val d'Hérens. La réunion ne répondra pas aux attentes, les esprits étant accaparés par la dégradation de la santé psychique de Samuel.

De retour à Préverenges, le jeune homme tente de conjurer son angoisse en affichant sur les murs de la salle commune des placards où il inscrit des maximes. Une surveillance de ses allées et venues est mise en place de concert avec sa famille, mais un matin il la déjoue et se jette de la fenêtre d'un immeuble de Chailly, sur les hauts de la ville.

Ce décès provoque évidemment la consternation et une très forte émotion, et s'il faut en parler ici, c'est pour s'intéresser à la construction mentale que vont faire ses amis à partir de ce drame. La maladie de Samuel est investie comme le reflet des dysfonctionnements, des dérives de la commune et sa mort comme la préfiguration de la fin nécessaire de l'expérience communautaire.

La mort de Samuel, quelque chose d'inassimilable, l'apparition du non-dit. On ne peut pas dire, comprendre, expliquer comme pour les autres événements. C'est peut-être pourquoi on l'a recouverte d'un flot verbal et écrit, les tatzupaos, suite du mouvement que lui-même avait lancé dans cette exigence inconsciente de cerner, de traquer le non-dit[24].

22. *Op.cit.,* **26,** p.30.
23. *Op.cit.,* **31** et **33**.
24. *Op.cit.,* **84**, p.124.

Sur les tatzupaos qui se succèdent dans la salle commune, la mémoire meurtrie reconstitue la trame des quinze mois qui se sont écoulés dans la villa de Préverenges. Le passé est déchiffré à la lumière de l'avertissement solennel qu'aurait été le geste fatal de l'ami disparu. Un vieux fond de culpabilité protestante affleure les consciences.

Mais nous avons désiré la mort parce que nous avons créé une famille paranoïaque, anti-instinctuelle comme toutes les maudites familles. [...] La commune est coupable parce qu'elle est née coupable socialement[25].

Une sorte d'anxiété s'install :, que Nora, une amie de Samuel, soit partie seule à la montagne, et une équipe s'organise aussitôt pour aller à sa recherche ; un autre jour Louise avoue à Julienne qu'elle a peur de devenir folle. La foi politique vacille.

Le 19 octobre il y a une sorte de nervosité insupportable dans l'air, comme si on n'allait plus jamais se ravoir. Le travail politique devient de plus en plus irréel. Le boulot est absurde ; c'est nous les fous[26].

mao-cosmique est en quelque sorte le tatzupao de la fin, texte riche, qui dans son éclatement même témoigne d'un moment de l'histoire, d'un milieu, du bouillonnement d'une jeunesse qui, dans une période de transition, s'est crue chargée de la responsabilité de bâtir un autre monde à partir d'une liberté apparemment sans limites que la société semblait prête à lui concéder.

Piégée par l'ambiguïté intrinsèque de la liberté, la commune de Préverenges a été rattrapée par la réalité, comme l'on dit, et elle a réalisé son impuissance à renverser l'ordre des choses. Comme les Cathares au Moyen Âge, comme les Icariens de Cabet au début du mouvement ouvrier, comme tant d'autres expériences alternatives, elle ne fut qu'une utopie, et l'utopie est la chance des révoltés qui limitent l'expression de leur violence au verbe et au fantasme.

Ainsi Claude Muret n'est pas pu être Mao, ce qui a permis à Ferdinand, quand la Fête des Adieux se termine au petit matin, qu'il monte dans sa chambre après une ultime station dans le jardin, de rédiger la dernière phrase du texte-parole:

Et en attendant la montée du sommeil, je pense que désormais TOUT, cette vie, cette mort, ces mots, la révolution, l'amour: je pense que TOUT est désormais ouvert.

25. *Op.cit.*, **110**, p.144.
26. *Op.cit.*, **123**, p.153.

Connu de nos services

Je l'ai déjà dit, la commune de P. ne correspond qu'à un épisode de l'œuvre de Jean-Stéphane Bron, dont le sujet est la trajectoire politique de Claude Muret à partir des fiches accumulées sur son nom par le zèle fouineur des polices vaudoise et fédérale. Cependant l'arrêt sur image vaut le détour pour la représentation des mouvements contestataires des années 60 et 70 qui est ainsi façonnée.

Si un extrait de téléjournal fait référence au débat que le Conseil National a consacré à l'« Affaire des fiches », aucune contextualisation ne rattache au climat de la Guerre froide aussi bien la révolte des jeunes gens d'extrême gauche que l'obsession sécuritaire de l'État helvétique. Le récit se développe dans l'alternance de documents d'archives, pièces policières, vidéos, photographies, et de témoignages des acteurs de l'époque, mais comme les policiers restent figés dans leur labeur de bénédictins de l'ombre, alors que les gauchistes devenus quinquagénaires s'expriment avec le recul du temps, il en résulte une asymétrie des positions qui donne au spectateur le sentiment d'assister à un procès symbolique.

L'accusation est assurée par deux inspecteurs de la Sûreté vaudoise à la retraite, dont l'anonymat est protégé par une image floue et des gros plans qui ne permettent d'apercevoir que des détails de leurs physionomies, jamais un regard. Tour à tour, l'un renchérissant sur l'autre avec une élocution plus hésitante et un vocabulaire plus élémentaire, ils paraphrasent les dites fiches qu'ils agrémentent, armés de la bonne conscience d'avoir prêté le serment de défendre la Constitution, de jugements de valeur indifférenciés comme « mauvais éléments », « extrémistes », « paresseux », « utopistes ».

Le recours aux fiches s'avère ambigu. Fil conducteur qui permet parfois des moments cocasses, elle amènent le réalisateur à cautionner leurs indiscrétions et à procéder à des reconstitutions factices qui réduisent le passé à l'anecdote insignifiante. C'est le cas dans l'épisode sur Mai 68. Le jeune Muret, âgé de 21 ans, et un comparse ont rejoint Paris à l'appel du Grand Soir. Une fiche vient confirmer l'adresse de leur séjour parisien, puis défilent les images classiques d'affrontements dans la rue et d'autos en feu, et voilà le comparse, posant devant les grilles du Luxembourg, qui explique comment il a participé alors à l'édification d'une barricade pour bloquer l'entrée du jardin, avant de s'apercevoir que le portail s'ouvrait dans l'autre sens ! Retour aux fiches : une écriture bureaucratique transcrit une conversation téléphonique et la bande-son diffuse la voix inquiète et tendre d'une mère qui supplie son fils de revenir. Pendant qu'elle achève « mon petit garçon, sois prudent, sois prudent mon tout petit ! », un travelling explore un cimetière : on lit Charlotte Muret sur une tombe, puis deux dates gravées dans la pierre.

C'est l'histoire passée à la moulinette de la téléréalité, et combien de spectateurs auront-ils saisi que le délit résidait dans l'écoute téléphonique illégale, effectuée en violation de la constitution qu'avaient juré de respecter Dupont et Dupond ?

Dans le box des accusés, le prévenu principal est donc Muret, Claude, dont on ne saura pas ce qu'il a pu réaliser en vingt ans de la « paresse » et de « l'utopie » incubées dès l'âge de l'adolescence. Par contre, son ascendance stalinienne est déclinée à travers des archives vidéo, le père dans une réunion du POP, sa mère à une session à Moscou du Comité international des femmes communistes. À ses côtés, une dizaine de complices qui sont appelés à la barre selon les besoins du montage. Leurs regards sur leurs années de jeunesse diffèrent et leurs attitudes varient. Parfois embarrassés, le sourire défensif, ils s'efforcent de donner du sens aux documents, mais leurs interventions sont brèves, la parole coupée, hachée par un montage qui privilégie les enchaînements qui font rire. Le moment le plus convaincant est celui consacré à la crise des Jeunesses progressistes dont la dissolution a donné naissance à la LMR et à Rupture, avec les témoignages croisés de Charles-André Udry et de Claude Muret.

Outre les deux policiers flous et morcelés déjà présentés, intervient fréquemment un troisième pandore, un retraité de la police municipale, du genre jovial, qui lui revendique fièrement son identité et qu'une vidéo montre dans une manifestation du CAC, reconnaissable à son éternel nœud papillon. « Il était ravi de participer à nos manifs », précise Claude Muret, c'était le flic en civil bien connu des services de Rupture. Dans son salon, M. Hartmann avoue qu'il les aimait bien, ces jeunes : « Je l'appelais Claude, c'était plus sympathique, j'étais un peu son second père », l'ange gardien dont ont besoin les jeunes souffrant d'œdipe prolongé, quitte, de retour au bureau, à les balancer à la police fédérale.

M. Hartmann incarne le bon sens, l'opinion commune. Rebondissant sur le mot rêve, grâce à la magie du montage, il s'exclame : « Nous aussi on rêvait, d'ailleurs, on fait tous des rêves. Ma femme et moi on a longtemps rêvé d'une petite maison à la campagne, eh bien, on l'a réalisé, ce rêve ! »

Le rêve réalisé du pandore est bien modeste en comparaison de la demeure de la commune mao, avec son balcon sur colonnes, son fronton néo-classique et son jardin où folâtrent faunes et ménades. Une photographie montre aussitôt deux jeunes gens entièrement nus, le corps barbouillé d'un enduit noir, le garçon arborant au centre une tache d'une molle blancheur : pas de quoi fouetter un chat, mais bien assez pour noircir des fiches, dans la fièvre, à la queue-leu-leu.

Sur les enjeux de la vie communautaire, l'accusé principal rappelle la volonté de porter la révolution dans la vie quotidienne et son complice, Sébastien dans *mao-cosmique*, souligne l'utilité d'avoir pu expérimenter une vie de couple, car sa géné-

ration élevée dans le cadre de la famille traditionnelle ne disposait pas de modèle d'union libre et précoce. Par la suite, toutefois, le film ne parvient pas à échapper à l'amalgame entre libéralisation des mœurs et consommation de drogues.

La mort de Samuel n'allait pas être passée sous silence. La caméra pointe un jeune homme photographié sous les ombrages de Préverenges : il s'est suicidé, jeté par la fenêtre d'un appartement, sans autre information sur les circonstances du drame, ni sur l'antériorité de sa maladie. Le spectateur aura donc la liberté de choisir la fenêtre, il est libre de voir ou non dans cette vie brisée la victime expiatoire d'une jeunesse dévoyée, libre dans la mesure où M. Hartmann vient de raconter qu'il a fait fouiller la villa et qu'une vidéo a montré la brigade des stupéfiants gravir les marches du perron. Puis Claude Muret explique qu'il a écrit à Rome un livre pour faire de deuil de cette étape de sa vie. *Mao-cosmique* est là sur la table, l'auteur le prend dans les mains, l'ouvre puis renonce. Devrais-je remercier le réalisateur de ne pas avoir défloré la matière d'un article ?

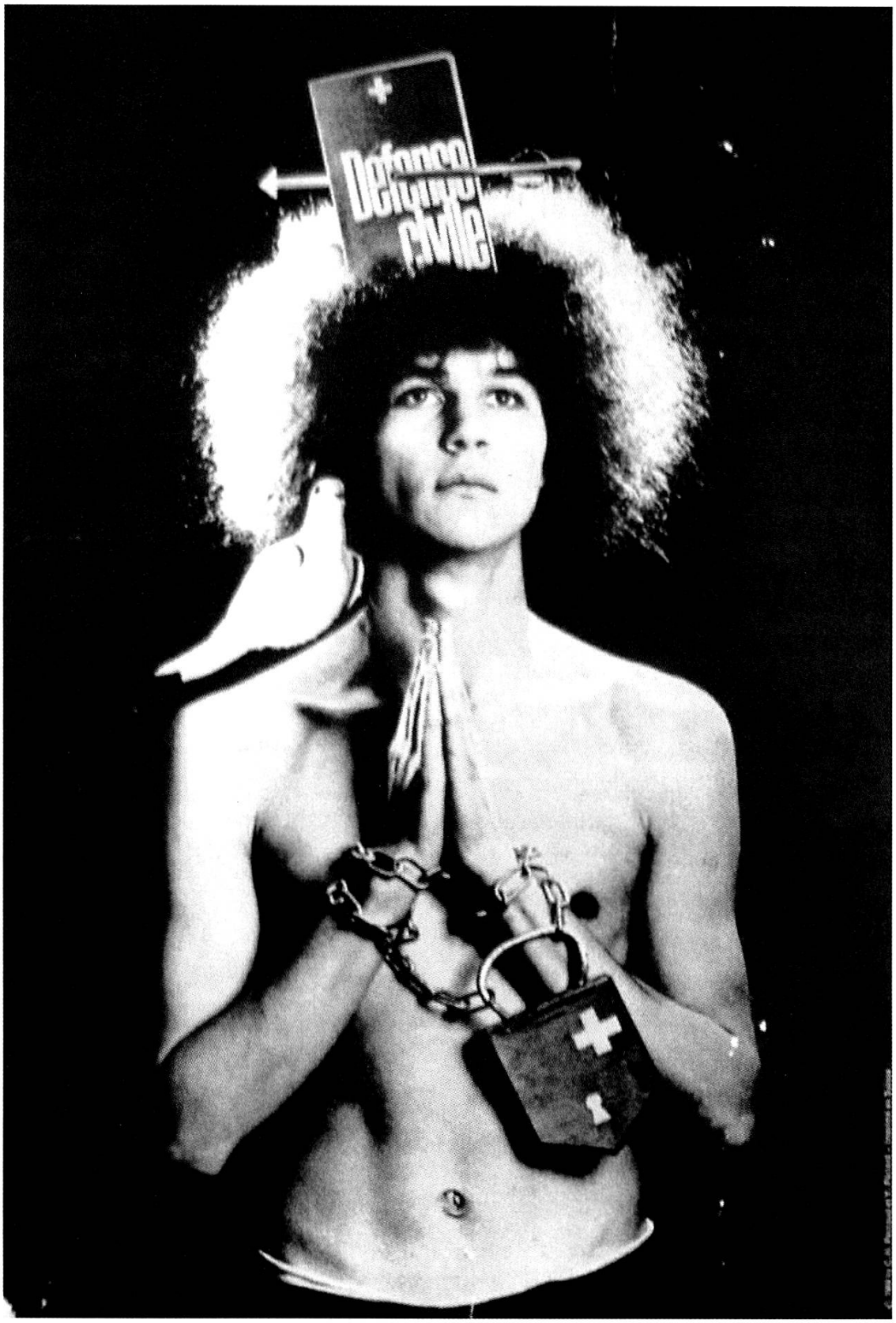
Que retenir de dix ans de militance d'extrême gauche à Lausanne ? Le duo anonyme l'a déjà dit à l'envi, « c'était une époque extraordinaire, l'économie marchait fort, pas de chômage et de l'argent à volonté pour les jeunes qui voulaient travailler ». De son côté M. Hartmann se souvient que c'était malgré tout une belle jeunesse, qui savait s'engager. « C'est pas comme les jeunes d'aujourd'hui » et pour les qualifier s'égrène le chapelet des adjectifs qui avaient déjà servi hier. L'histoire se mord la queue, c'est connu des studios cinématographiques.

On ne demande pourtant pas à un cinéaste d'être historien, mais au spectacle amusant d'être crédible sur le fond. *Connu de nos services* peine à s'affranchir des clichés et des stéréotypes, même si le film apporte quelques informations et plus rarement des éclairages utiles à la compréhension historique[27]. Le propos demeure prisonnier du souvenir émotionnel et se complaît dans une mémoire non construite, spontanéiste, celle peut-être, et involontaire, des masses si chères à Mao.

Aller aux masses, c'était par excellence participer aux manifestations, vivre émotionnellement la révolution, défiler au coude à coude avec le pandore au nœud papillon, qui était aussi ravi d'en être qu'il est flatté vingt-cinq ans plus tard d'avoir été invité au raout de Jean-Stéphane Bron, pour y être l'interprète bavard et jamais démenti des majorités silencieuses

MICHEL BUSCH

27. Claude Muret, rappelant que son père lui disait que quand il serait grand il verrait le socialisme, ajoute que lui-même dit à son fils qu'avec un peu de chance il verra le fascisme. Une étincelle malicieuse s'est alors allumée au fond du regard, qui devrait permettre à l'accusé principal de bénéficier du sursis à l'issue de ce procès, dont on ne sait s'il faut l'assimiler à ceux de Moscou, instrumentalisés par les anges de Staline, ou ceux de Rome, instruits par les sbires du Vatican.



Affiche contre le «petit livre rouge de la Défense Civile», 1969.
Centre international de recherches sur l'anarchisme, Lausanne.